



Palimpsestes
Revue de traduction

26 | 2013
**La cohérence discursive à l'épreuve : traduction et
homogénéisation**

Présentation

Pascale Sardin



Édition électronique
URL : <http://palimpsestes.revues.org/1893>
ISSN : 2109-943X

Éditeur
Presses Sorbonne Nouvelle

Édition imprimée
Date de publication : 1 octobre 2013
Pagination : 9-21
ISBN : 978-2-87854-613-2
ISSN : 1148-8158

Référence électronique
Pascale Sardin, « Présentation », *Palimpsestes* [En ligne], 26 | 2013, mis en ligne le 01 octobre 2015,
consulté le 28 septembre 2017. URL : <http://palimpsestes.revues.org/1893>

Tous droits réservés

Pascale SARDIN

Présentation

La recherche de *constantes*, que ce soit dans la pratique traductive ou dans l'observation des textes traduits, est un dénominateur commun de la réflexion sur la traduction. Dès la Renaissance, traducteurs et théoriciens de la traduction, s'appuyant sur l'observation de textes traduits, cherchent à édicter des principes traductifs. En 1540, Étienne Dolet publie sa *Manière de bien traduire d'une langue en aultre* où il fait part de cinq règles prescriptives, dont trois concernent la manière d'écrire et de s'exprimer dans la langue d'arrivée. De l'autre côté de la Manche, Alexander Tytler, à la fin du XVIII^e siècle, énonce, dans le sillage de Charles Batteux et de son *Cours de Belles Lettres* (1747), des principes de clarté et d'élégance fondés, le plus souvent, sur l'observation d'exemples de traductions et de leurs originaux. En 1813, date de la troisième et dernière édition de *On the Principles of Translation* de Tytler, alors que se termine le premier romantisme allemand, Friedrich Schleiermacher lit sa célèbre conférence, *Des différentes méthodes du traduire*, où il célèbre « le traducteur [qui] laisse l'écrivain le plus tranquille possible et fait que le lecteur aille à sa rencontre¹ ». Plus près de nous, dans la seconde moitié du XX^e siècle, alors que se développe la traductologie, les traductologues, suivant la méthode scientifique, définissent des « théorèmes » (Ladmiral) ou encore des « universaux de traduction » (Baker). Ces « traits linguistiques » que l'on « retrouve dans toute traduction quelle que

1. F. Schleiermacher, 1999, *Des différentes méthodes du traduire et autre texte*, trad. A. Berman et C. Berner, Paris, Seuil, coll. Essais, p. 49.

soit la langue considérée » apparaissent « essentiellement dans les textes traduits ». Semble-t-il « indépendants des paires de langues² », ils seraient le produit de contraintes inhérentes au processus traductif lui-même.

Parmi les constantes relevées, se dégage avec insistance une forme de normalisation textuelle que les théoriciens nomment parfois différemment. Ainsi, en 1983, pour Shoshana Blum-Kulka et Edward Levenston, le texte en traduction subit une simplification d'ordre syntaxique, lexicale ou encore stylistique³. En 1996, Mona Baker préfère quant à elle parler de « *leveling out* » :

Leveling out is described as “the tendency of [a] translated text to gravitate towards the centre of a continuum” (184). For example, “individual texts in an English translation corpus are more like each other in terms such as lexical density, type-token ratio and mean sentence length than the individual texts in a comparable corpus of original English” (184). Similarly, very oral texts become more written, and written texts become more oral (Shlesinger, 1989)⁴.

Gideon Toury, un an plus tôt, avait lui-même décrit sa loi de « standardisation croissante ». Se caractérisant par « la tendance à remplacer les relations inhabituelles dans le texte source par des relations plus conventionnelles dans le texte cible⁵ », dans le polysystème, celle-ci entre en tension avec la « loi d'interférence » selon laquelle le degré élevé de prestige de la langue de départ rend plus acceptables certaines interférences linguistiques⁶.

Si Toury et Baker prônaient une approche résolument descriptive, c'est une démarche plus prescriptive qui anime Antoine Berman quand il définit la notion d'homogénéisation en 1985. Pour Berman, l'homogénéisation s'inscrit dans le cadre de son « analytique de la traduction » qu'il développe dans une démarche visant à déplorer une pratique cibliste de la traduction jugée culturellement hégémonique. Pour le traductologue français, le terme d'homogénéisation désigne en effet la septième des treize tendances inhérentes à la

2. M. Guidère, 2008, *Introduction à la traductologie : penser la traduction, hier, aujourd'hui, demain*, Bruxelles, De Boeck, p. 93.

3. S. Blum-Kulka and E. A. Levenston, 1983, « Universals of lexical simplification », in C. Færch and G. Kasper (eds), *Strategies in Interlanguage Communication*, Londres & New York, Longman.

4. A. Pym, 2008, « On Toury's laws of how translators translate », in A. Pym, M. Shlesinger and D. Simeoni (eds), *Beyond Descriptive Translation Studies: Investigations in Homage to Gideon Toury*, Amsterdam & Philadelphie, John Benjamins Publishing Company, p. 311-328, p. 317.

5. M. Guidère, *Introduction à la traductologie*, op. cit., p. 93.

6. G. Toury, 1995, *Descriptive Translation Studies and beyond*, Amsterdam & Philadelphie, John Benjamins.

traduction qu'il décrit et critique dans *La Traduction et la lettre ou l'Auberge du lointain* (1999) :

[L'homogénéisation] consiste à unifier sur tous les plans le tissu de l'original, alors que celui-ci est originairement hétérogène⁷. C'est assurément la résultante de toutes les tendances précédentes [rationalisation, clarification, allongement, ennoblissement, appauvrissement qualitatif et appauvrissement quantitatif]. Face à une œuvre hétérogène – et l'œuvre en prose l'est presque toujours – le traducteur a tendance à unifier, à homogénéiser ce qui est de l'ordre du divers, voire du disparate. La non-reproduction de l'hétérogène, c'est ce que Boris de Schlœzer appelle le *peignage* inhérent à la traduction :

« Le traducteur, qu'il le veuille ou non, est obligé de donner au texte un coup de peigne; s'il se permet délibérément une correction, une tournure défectueuse [...], elle ne sera d'aucune façon l'équivalent de celles de l'original. Ainsi s'atténue nécessairement un côté de *La Guerre et la Paix*. »

De fait, l'homogénéisation regroupe la majeure partie des tendances du système de déformation. Néanmoins, il faut la considérer comme une tendance en soi, qui plonge profondément dans l'être du traducteur⁸.

Selon Berman, ce système de déformation est l'expression de normes et traditions intériorisées selon lesquelles toute culture est ethnocentrique; dans ce contexte, les déformations que subit le texte source entraînent un effacement ou une annexion, lors du processus traductif, du caractère étranger de la culture et de la langue sources. Ce processus empêche le texte cible « d'atteindre sa vraie visée » qui est de « recevoir l'Autre en tant qu'Autre » (*ibid.* : 49, 74). La visée « éthique » de la traduction consiste donc à faire le choix de résister à ces tendances déformantes et à tendre vers une traduction de la lettre en tant que lettre.

7. Comme le rappelle Karen Bruneaud dans son article, homogénéiser signifie « 1. Mélanger intimement un ensemble d'éléments pour en faire un tout cohérent. 2. Débarrasser un ensemble des éléments non conformes. » (*Trésor de la Langue Française informatisé*). Les métaphores abondent pour décrire le processus traductif, et les articles présentés ci-après ne font pas exception à la règle. Si la métaphore du « *leveling out* » rappelle celle du « lissage » employée par Patrick Hersant et Linda Pillière (qui parle de « *smoothing out/over* »), c'est celle du « cocktail » plus ou moins bien « mixé » que retient Frédérique Brisset, quand Karen Bruneaud parle de « nivellement » et « d'aplanissement ». Quant à Agnès Whitfield, dans la conclusion de son article, elle introduit la notion « d'équarrissage », terme venant de l'ancien français, et désignant à l'origine l'acte de tailler (du bois ou de la pierre) à angles droits.

8. A. Berman, 1999, *La Traduction et la lettre ou l'Auberge du lointain*, Paris, Seuil, p. 60.

Cependant, il ne s'agit pas pour Berman de proposer un ensemble de « recettes » toutes faites (*ibid.* : 69), ce qui reviendrait à remplacer une méthodologie normative par une autre qui l'est tout autant. Les solutions sont à trouver pour lui dans des études de cas et des modèles de traduction littérale qu'il relève chez Hölderlin, Chateaubriand, ou encore Klossowski. Chez ces écrivains-traducteurs, il repère des opérations traductives novatrices et revivifiantes : littéralité, traduction étymologisante, néologie, dialectisation, intensification, etc.

Les études rassemblées ici s'inscrivent dans cette problématique, soit qu'elles montrent des cas d'homogénéisation destinés à rendre le texte traduit plus accessible au public cible dans une perspective ethnocentrique, soit qu'elles s'arrêtent sur les stratégies mises en œuvre par les traducteurs et les traductrices avec plus ou moins de bonheur pour tenter d'aller contre cette tendance inhérente au processus traductif. À la suite de Lawrence Venuti (1998)⁹, elles étudient les stratégies anti-homogénéisantes proposées par le traducteur et traductologue américain dans le contexte particulier du marché américain du livre et de l'hégémonie de la langue anglo-américaine qui ne laisse que très peu de place à une traduction « éthique » telle que l'entendait Berman. Ainsi, plusieurs des articles s'attardent sur les potentialités hétérogénéisantes des notes du traducteur ainsi que sur diverses stratégies « minorisantes¹⁰ » : calques, choix d'un lexique archaïque, régional ou de mots rares, mais aussi recours aux ressources propres au français comme l'impersonnel *on* pour traduire le discours indirect libre, etc. En outre, certaines études montrent que l'homogénéisation que subit le texte n'entraîne pas nécessairement la déperdition que suppose la vision bermanienne, mais qu'elle permet parfois à certains effets connotatifs d'être transmis, ou, dans une perspective

9. *The Scandals of Translation: Towards an Ethics of Difference*, Londres & New York, Routledge.

10. L'expression de pratique « minorante » ou « minorisante » de la traduction nous vient de Lawrence Venuti (1998). Appuyant ses analyses sur le travail de Jean-Jacques Lecercle (*La Violence du langage*) et de Deleuze et Guattari (*Kafka. Pour une littérature mineure* et *Mille Plateaux*), il oppose à la pratique assimilationniste homogénéisante et ethnocentrique, qui fait disparaître l'étrangeté du texte source, une pratique « étrangéisante » qui implique de mettre en place des stratégies d'hétérogénéisation. L'idée est de résister au modèle dominant en déstabilisant la langue standard de l'intérieur, en mettant notamment en place des stratégies de minorisation de cette même langue. Le but est de faire violence à l'anglo-américain en rendant visible la pratique traductive, et ainsi de résister aux conventions éditoriales dominantes.

diachronique, à la voix particulière d'une auteure d'être reçue avec une certaine justesse dans le pays d'accueil.

La première partie de ce volume, intitulée « Figures de l'homogénéisation », s'applique à illustrer cette tendance déformante bermanienne qui peut même s'avérer être une véritable stratégie traductive dans le cadre d'une intégration progressive, et parfois délicate, d'œuvres étrangères dans la littérature de la culture d'accueil. Adoptant une approche linguistique lexico-sémantique, Julie Tarif part du point de vue bermanien selon lequel le traducteur doit « résister à la tendance à homogénéiser ce qui est de l'ordre de l'hétérogène » pour montrer que « cette défaillance devient une stratégie à part entière pour traduire les expressions créatives dickensiennes ». Elle étudie en effet deux traductions du XIX^e siècle d'*Oliver Twist*, roman où les associations lexicales hétérogènes abondent, produisant des effets de sens animistes ou réifiants typiques du style de Dickens. Ces effets sont dus à des associations lexicales créatives qui mettent en rapport des termes hétérogènes d'un point de vue sémantique. Julie Tarif, s'appuyant sur les règles de sélection théorisées par Noam Chomsky, s'intéresse aux combinaisons lexicales métaphoriques et hypallagiques, ainsi qu'aux zeugmes sémantiques créatifs. L'analyse de ces figures révèle que ce sont les plus créatives qui sont prioritairement et le plus fortement démétaphorisées, les expressions les plus figées étant plus souvent conservées, notamment dans les cas de personnification. Elle émet en conclusion l'hypothèse que cette stratégie d'effacement, qui atténue nettement l'humour du texte dickensien, répond à un désir d'homogénéisation de la littérature publiée en langue française face au phénomène d'intégration de la littérature étrangère dans la culture française.

Pour Berman, la « traduction ethnocentrique » s'écrit en effet dans une « langue normative » (1999 : 35). Or c'est justement la force de cette langue que nous retrouvons encore à l'œuvre dans les réécritures entre les versions anglaises et américaines des romans français étudiés par Linda Pillière. Adoptant un point de vue sociocritique et socioéconomique, la critique s'interroge sur les raisons et pratiques éditoriales qui appellent ce « peignage » pour le marché américain. S'appuyant sur les travaux de Lawrence Venuti (1995)¹¹ portant sur l'invisibilité du traducteur et les notions opposées de

11. *The Translator's Invisibility: A History of Translation*, Londres & New York, Routledge.

domestication et de *foreignizing*, elle y révèle, à travers l'étude d'un corpus de romans français contemporains à succès (*Dans ces bras-là* [2000] de Camille Laurens et *L'Empire des loups* [2003] de Jean-Christophe Grangé), le travail des *copy editors* américains qui fait rarement l'objet d'une attention critique aussi poussée et reste relativement méconnu du grand public. Ces derniers retouchent les versions britanniques de traductions françaises sans prendre en compte le texte source afin de rendre le texte plus accessible au lecteur anglo-américain visé. Outre la clarification des référents culturels et l'atténuation du caractère étranger des textes, l'homogénéisation affecte aussi la syntaxe et la typographie, ce qui détruit une partie du rythme de lecture lié au *suspense*. Elle a également pour conséquence d'atténuer les effets polyvocaliques présents dans la narration avec le recours fréquent en français au discours indirect libre, forme hybride et hétérogène s'il en est. Linda Pillière montre comment ce travail de simplification des enjeux textuels s'appuie sur des *style guides*, sortes de manuels du « bien écrire » ou du « bon usage » internes aux maisons d'édition, qui préconisent un style lisible, clair et précis dans un but de *consistency*. Or, comme le souligne en conclusion Linda Pillière, cette pratique repose sur un présupposé fallacieux :

The argument for clarity and consistency that prevails in all style guides is based on a misapprehension of how language works. It is founded on the idea that communication can transfer thoughts and ideas unproblematically from one mind to another and that obeying the rules and writing “clearly” will enable the reader to decode a message successfully. Such a point of view ignores the fact that language, by its very nature, is creative and indeterminate.

Ainsi les textes français réécrits pour le marché américain du livre subissent-ils un double processus de domestication : une fois en traversant la Manche et une deuxième fois en traversant l'océan Atlantique.

Cette première partie se clôt sur l'article que Frédérique Brisset consacre à la traduction des noms de marque dans le cinéma américain indépendant de Woody Allen. Il n'est pas rare que ces termes, qui participent de l'illusion réaliste, du fait de la sémiotique hybride qui les caractérise, occasionnent en traduction des phénomènes d'incohérence entre le monde intra- et extradiégétique. Dans son article, Frédérique Brisset vérifie ainsi une des intuitions bermaniennes, à savoir que la « destruction des systématismes » entraîne un

processus d'hétérogénéisation textuel qui s'ajoute au principe d'homogénéisation sans pour autant l'annuler :

Le systématisme d'une œuvre dépasse le niveau des signifiants : il s'étend au type de phrases, de constructions utilisées. [...] Rationalisation, clarification et allongement détruisent ce système en y introduisant des éléments que, par essence, il exclut. D'où une curieuse conséquence : alors que le texte de la traduction est, on l'a dit, plus *homogène* que celui de l'original, il est également plus *incohérent*, plus hétérogène et plus inconsistant. C'est un pot-pourri de divers types d'écritures. Si bien que la traduction tend toujours à apparaître comme homogène et incohérente à la fois. (Berman, 1999 : 63, souligné par l'auteur)

Pour Frédérique Brisset, l'option ethnocentrique qui est celle des doubleurs contribue à une homogénéisation linguistique qui s'accompagne d'une hétérogénéisation culturelle du texte dialogique dans sa version doublée. La critique met ainsi en exergue l'amoindrissement du rôle de vecteur interculturel de la traduction résultant de la naturalisation, la paraphrase ou l'occultation des noms de marque et de l'onomastique en général. Il est vrai que cette dernière résiste à un degré élevé à la traduction, et ce pour plusieurs raisons liées à l'ambiguïté référentielle des noms et à leur portée connotative ou métaphorique.

La deuxième partie de ce numéro de *Palimpsestes* prend comme objet d'étude des romans où prédominent les formes de dialogisme liées à la coprésence de deux ou plusieurs langues ; comme nous le rappelle Berman : « *toute prose se caractérise par des superpositions de langues plus ou moins déclarées*. Le roman, dit Bakhtine, rassemble en lui "hétérologie" (diversité des types discursifs), "hétéroglossies" (diversité des langues), "hétérophonie" (diversité des voix). » (*ibid.* : 66, souligné par l'auteur) Les auteures y examinent la mise en œuvre des stratégies hétérogénéisantes prônées par Lawrence Venuti (1998) et qui visent à réduire l'ethnocentrisme du processus traductif.

Prenant l'exemple de deux romans de Paule Marshall, écrivaine américaine d'origine caribéenne, Karen Bruneaud s'applique à faire ressortir l'hétérogénéité constitutive de toute littérature et plus particulièrement des « littératures métissées », qui se manifeste notamment dans des stratégies de minoration de la langue dominante. Cette hétérogénéité ne peut se comprendre qu'en dialogue avec le principe de « cohérence discursive » qui résulte du réseau de

relations conceptuelles qui constituent le texte ; aussi la notion d'homogénéisation bermanienne trouve son explication dans cette tension principielle que Karen Bruneaud explicite en ces termes :

[L]ors du transfert culturel, [l']unité du texte se trouve menacée, car le lecteur se trouve *a priori* exclu du contexte symbolique et social de production du texte, du réseau de connaissances qui formaient le contexte d'écriture-lecture de l'œuvre originale. Ce décalage est source d'hétérogénéité et fragilise la cohérence discursive. On peut donc voir dans la tendance à l'homogénéisation une stratégie visant à rétablir la cohérence discursive de l'œuvre, un mal nécessaire pour restaurer l'équilibre du texte littéraire, une stratégie visant à présenter au lecteur une version de la réalité suffisamment crédible, homogène ou pertinente [...].

Pour Marshall, la création d'une langue métissée est un geste salvateur qui permet d'opposer une résistance symbolique à l'assimilation par la culture dominante. Dans les romans *Brown Girl, Brown Stones* (1959) et *Praisesong for the Widow* (1983), le vernaculaire noir-américain barbadien est très présent. Il est essentiellement rendu par une langue orale, voire familière, sans identité culturelle particulière. L'homogénéisation affecte le rythme, et s'accompagne d'une rationalisation des textes parfois vulgarisante. Karen Bruneaud questionne alors la portée potentiellement hétérogénéisante des notes du traducteur destinées à gloser les nombreux culturèmes contenus dans ces romans ; or la critique constate que ces notes, loin de remplir une telle fonction, participent au contraire d'un mouvement général d'homogénéisation, reléguant l'exotique à la marge du texte.

Éléna Guéorguieva-Steenhoute s'intéresse elle aussi aux notes du traducteur et à leur fonction. Elle montre, en suivant Berman, que c'est en « cernant la visée du traduire » (1999 : 69) que les tendances déformantes prennent tout leur sens dans une perspective diachronique de comparaison de traductions et de projets traductifs. Son étude, qui couvre une période de cent ans, se centre en effet sur la comparaison de cinq traductions anglaises et françaises de *Sous le joug* (1889) d'Ivan Vazov. Ce célèbre roman bulgare reflète dans sa texture même une situation de colinguisme historique complexe et s'ancre dans la culture de la Bulgarie ottomane. Éléna Guéorguieva-Steenhoute résume ainsi le problème qui se pose alors au traducteur :

Sourcière ou cibliste, la traduction ne l'est jamais complètement et, dans tous les cas, une part d'altérité refait surface dans le texte traduit. Cela est encore plus vrai

dans le cas de traductions d'œuvres littéraires à fort ancrage culturel. Comme le fait remarquer Jean-René Ladmiral, lorsque le traducteur entreprend la traduction d'un texte original fortement enraciné au sein de la langue-culture dont il est issu, « il doit établir en quoi réside l'«étrangeté» du texte original et quelle est la part de cette altérité qu'il faudrait prioritairement respecter » (Ladmiral, 2005 : 22). Il est donc important pour le traducteur d'identifier, dans l'œuvre originale, les éléments qui participent d'une étrangeté voulue, constitutive du texte littéraire, et de les distinguer des éléments qui ne seront perçus comme porteurs d'altérité que par les lecteurs de la traduction.

Au terme d'une étude de la traduction des éléments qui contribuent à rendre le texte étrange et étranger aux yeux des lecteurs (termes d'adresse, proverbes, prénoms, *realia*), l'auteure constate d'une part que les stratégies homogénéisantes varient selon la visée traductive et le projet éditorial à l'origine de la traduction, et d'autre part que les effets d'homogénéisation sont loin d'être toujours négatifs : ils permettent notamment au sens connotatif des jeux de mots d'être saisi immédiatement par le lecteur.

L'article de Marion Beaujard porte ensuite sur les stratégies hétérogénéisantes (Venuti, 1998) adoptées par le traducteur de *A Star Called Henry* (1999), roman historique de Roddy Doyle qui retrace l'Insurrection de Pâques de 1916 et la Guerre d'Indépendance irlandaise. Marion Beaujard s'interroge sur les possibilités de traductions des langues régionales et des sociolectes représentés en littérature. La langue parlée par le protagoniste du roman remplit une double fonction d'identification et d'exclusion en ce qu'elle distingue la langue des rebelles de celle de l'opresseur britannique. Elle l'inscrit aussi de manière sociolectale dans les quartiers défavorisés de Dublin, traditionnellement exclus de la vision idéalisée de l'Irlande véhiculée par le nationalisme culturel. Marion Beaujard analyse de nombreux exemples de standardisation qui laissent la forme régionale de côté, malgré des tentatives de compensation par le registre. Les formes régionalement marquées disparaissent dans le texte traduit qui ne reconstitue que partiellement le sociolecte des personnages issus de la classe populaire urbaine irlandaise ; dans son refus de traduire l'anglo-irlandais par une langue régionale française, le traducteur omet en effet d'indiquer leur origine géographique. Pourtant, sa traduction fait montre d'une grande créativité linguistique souvent d'inspiration source : calques de syntaxe et d'expressions idiomatiques non adaptées, traductions étymologiques, choix d'un lexique archaïque, régional ou de mots rares, créa-

tion de néologismes, report d'emprunts au gaélique, etc. Il reconstitue ainsi un discours hétérogène qui met à mal la langue française et fait ressortir l'étrangeté du texte d'origine et de sa langue. Marion Beaujard remarque en conclusion que ces stratégies hétérogénéisantes sont appliquées au lexique bien davantage qu'à la syntaxe, et se demande si « le bouleversement de la syntaxe [serait] à voir alors comme une étape supplémentaire dans l'approche hétérogénéisante, après le bouleversement du lexique ».

Dans la troisième partie du volume, les auteurs s'intéressent aux stratégies de traduction utilisées par les traducteurs pour rendre dans une autre langue des voix narratives ou autoriales hétérogènes ou ressenties comme telles. La première est celle de l'écrivain italien Giorgio Bassani étudiée par Rita Filanti. La critique, partant de la notion de *simpatico* discutée par Venuti dans *The Translator's Invisibility* (1995), étudie la traduction par Bassani, parue en 1946, du *Facteur sonne toujours deux fois* (1934) de James M. Cain. Alors que rien ne semble rapprocher la prose des deux écrivains, la prose réaliste écrite dans un « italien moyen » de Bassani étant assez étrangère au style de Cain mâtiné d'argot et de structures syntaxiques familières voire incorrectes et minorisantes. Les deux écrivains se différencient aussi par leur usage fréquent (Bassani) ou au contraire l'absence (Cain) de verbes déclaratifs. Quant à Bassani, s'il aime insérer dans sa prose de nombreux xénismes et régionalismes, ceux-ci sont toujours introduits par des guillemets ou marqués par des italiques, comme un reflet de son conservatisme littéraire. De façon assez inattendue étant donné ce contexte, Bassani, pour traduire Cain, choisit de créer une sorte d'interlangue : il trafique l'italien standard en mélangeant les temps du passé et crée une langue hybride où abondent les calques et interférences diverses, mettant ainsi en évidence l'étrangeté et l'hétérogénéité du texte. Il a aussi recours aux reports de mots étrangers et aux notes de bas de page. Rita Filanti montre que par cette traduction *a priori* maladroite et fautive, Bassani s'inscrit en réalité en faux contre la politique de normalisation et d'homogénéisation linguistique mise en place par le régime fasciste qui venait de s'achever, comme en célébration de sa chute. Ce faisant, Bassani laisse subsister des poches d'intraduisibilité, sortes de témoins de la perte de sens engendrée par le désastre de la Seconde Guerre mondiale.

C'est l'hétérogénéité énonciative qu'Adam Russell explore dans l'emploi du style indirect libre dans *Persuasion* (1818) de Jane Austen et à travers

son report dans sa première adaptation française par Isabelle de Montolieu (publiée en 1821 sous le titre *La Famille Elliot*). Le style indirect libre nous fait parvenir les paroles d'un personnage à travers la conscience de celui qui pourrait les prononcer ou les entendre, et telles qu'il les perçoit. Il donne accès aux pensées de l'héroïne du roman de façon très subtile tant il est parfois difficile de déterminer quand se fait le glissement dans le discours du personnage, et où il se termine. Contrairement aux attentes, la traductrice française parvient à préserver cette subtilité et à éviter les formes trop abruptes de désambiguïsation grâce à l'emploi du pronom indéfini *on* associé au temps de l'imparfait. L'article étudie ce processus de réambiguïsation microstructurel, à partir de l'analyse narratologique de trois passages comparés. Le caractère indéfini et anonyme du pronom français produit une forte indétermination dans le texte d'arrivée, si bien que c'est le lecteur qui doit décider quelle est la source de la voix qu'il est en train de lire : personnage ou narrateur ? Le recours à l'imparfait permet de faire sentir au lecteur la subjectivité du personnage, l'imparfait étant plus souvent que le passé simple le temps par lequel sont médiatisés la perception et le flux de pensée.

Quant à Agnès Whitfield, elle s'interroge sur un aspect souvent négligé par la critique : que se passe-t-il quand l'œuvre d'un *même* auteur est traduite par des traducteurs *différents* en diachronie comme en synchronie ? Elle s'appuie pour ce faire sur l'étude de trois romans de l'écrivaine québécoise Marie-Claire Blais publiés à trente ans d'intervalle. Les textes de Blais se distinguent par leur musicalité autant que par leur engagement, quand son écriture repose sur une fiction de l'oralité. Or la voix anglaise de Blais, nettement moins reconnaissable que sa voix française, n'échappe pas à une forme d'homogénéisation stylistique (ennoblissement, allongement et standardisation littéraire), par un processus qui est parfois à mettre sur le compte de la politique éditoriale des maisons d'édition. Ainsi la ponctuation est-elle souvent normalisée en anglais, ce qui peut avoir pour effet de fragmenter le flux de conscience des personnages. Cette homogénéisation entraîne aussi le renforcement de la voix narrative aux dépens de celle des personnages. Sur le long terme, ces effets semble-t-il néfastes pour la qualité littéraire du texte s'avèrent en réalité en phase avec l'évolution de l'écriture blaisienne. Au cours de sa carrière, Blais a en effet apporté une modification notable à son écriture : ses différentes voix se sont peu à peu confondues pour n'en former

qu'une, suivant un aplatissage progressif des hiérarchies narratives. Dans le contexte de cette évolution, les enjeux diachroniques de l'homogénéisation deviennent donc une voie de résistance fortuite à cette même tendance.

Si Berman prenait comme objet d'étude le domaine de la prose littéraire, exploré dans la plupart des articles, ce volume s'ouvre aussi à d'autres arts, notamment le cinéma et la poésie. Ce numéro de *Palimpsestes* se clôt ainsi sur l'étude que Patrick Hersant consacre au poème « v. » (1985) de Toni Harrison traduit par le poète, essayiste et traducteur français Jacques Darras. Cette longue élégie contemporaine est tout à la fois résolument moderne dans l'hétérogénéité de son registre et le jeu typographique qu'il recèle, et très classique dans son recours au mètre décasyllabique rimé. Le poème s'inscrit dans la lignée de « *Elegy Written in a Country Churchyard* » de Thomas Gray et prend la forme d'un dialogue tendu entre le poète et un jeune *skinhead*, dialogue où fait surface une lutte des classes agressive. Loin d'homogénéiser les effets saillants du poème, la traduction de Darras, grâce à sa gestion magistrale des registres et sociolectes, des jeux de mots, et des rythmes et du mètre – il choisit de traduire le décasyllabe par un alexandrin de longueur variable –, parvient à résister aux tendances déformantes bermaniennes. Le poète évite notamment de créer un texte parodique ou une traduction « hypertextuelle » (Berman, 1999 : 29), attentif à ne pas sur-poétiser la langue du poète ni à sur-trivialiser celle du hooligan. Par son jeu sur les rimes, les allitérations, la ponctuation et la typographie, et par le report de mots anglais, Darras se montre un « traducteur à l'écoute ». Patrick Hersant explique en conclusion la belle réussite de cette rencontre entre les deux poètes par leur « parenté poétique » et la « coïncidence » dans leurs « cheminements » respectifs.

Ce vingt-sixième numéro de *Palimpsestes* entend poursuivre une réflexion sur la textualité écrite-traduite. Il s'inscrit dans la lignée des trois numéros précédents, portant respectivement sur la traduction de la cohérence (*Palimpsestes* 23), le destin traductif des éléments du « réel » traduits (*Palimpsestes* 24) et sur les emprunts et néologismes (*Palimpsestes* 25). Les articles rassemblés ici nous apprennent que cette constante qu'est l'homogénéisation ne peut se comprendre qu'en réseau avec de nombreuses autres variables stylistiques, linguistiques, textuelles ou sociohistoriques. Leurs auteur(e)s nous apprennent aussi que l'homogénéisation n'est ni un nécessaire préjudice ni une fatalité, et que les traducteurs et les traductrices, selon les

circonstances, peuvent et savent en jouer autant que de l'hétérogénéisation. Ils nous persuadent que la traduction, pour citer Berman, est une activité paradoxale et ambiguë « où l'on suit des règles sans disposer de règles pour appliquer les règles¹² ».

12. A Berman, 1999, « Le penchant à traduire », in F. Schleiermacher, *Des différentes méthodes du traduire*, *op. cit.*, p. 18.